Je ne sais pas te dire adieu

Chaque adieu repousse la question d'un avenir à deux



Laura Bellini

Je ne sais pas te dire adieu

Chaque adieu repousse la question d'un avenir à deux

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384906163

ALL-IN Rafał Płonkowski

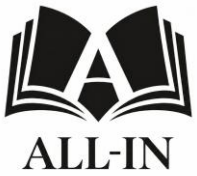

TABLE DES MATIÈRES

INTRO 5

Chapitre 1 - Des conditions qui ne figuraient pas au programme 14

Chapitre 2 - Entre le projet et la confiance 26

Chapitre 3 - Ce qui ne se voit pas au premier regard 39

Chapitre 4 - Les choses qu'on ne met pas dans un contrat 50

Chapitre 5 - Le droit de disposer de son temps 65

Chapitre 6 - Un instant qui ne se laisse pas concevoir 74

Chapitre 7 - Après le baiser, plus rien n'est tout à fait ordinaire 86

Chapitre 8 - Au-delà du cadre 96

Chapitre 9 - Un risque qu'on ne pouvait plus remettre à plus tard 109

Chapitre 10 - Pas seulement pour un instant 121

Chapitre 11 - Un matin sans non-dits 131

Chapitre 12 - Un rendez-vous qui ne figurait pas dans notre agenda 142

Chapitre 13 - Pas au prix de tout ce que j'ai construit 157

Chapitre 14 - Ce que chacun de nous risque de perdre 168

Chapitre 15 - Une adresse provisoire 179

Chapitre 16 - Une limite qu'on ne peut pas déplacer 191

Chapitre 17 - Une vie que je ne voulais pas remettre à plus tard 201

Chapitre 18 - Le premier pas vers un chez-soi 211
Chapitre 19 - Un retour qui exige une décision 223
Chapitre 20 - Un avenir à deux 234

INTRO

Ce soir-là, Toruń avait le parfum des pavés mouillés, du café fraîchement préparé et du papier qui, depuis des années, conservait les histoires des autres. J'aimais ces soirées-là. La ville ralentissait après une longue journée, les lumières se reflétaient dans les vitrines et les visiteurs de l'exposition contemplaient les affiches pendant des heures, comme si chacune d'elles pouvait raconter bien davantage que l'événement auquel elle avait autrefois invité le public.

Je me tenais près de l'entrée de la galerie, un verre de vin blanc à la main et mon carnet glissé sous le bras. J'avais quarante et un ans et je savais désormais que certaines choses devaient être organisées par soi-même si l'on voulait avoir la certitude qu'elles finiraient un jour par exister. Posséder ma propre galerie en faisait partie. Je ne l'avais pas héritée, personne ne me l'avait offerte et je ne la devais à aucun homme qui aurait estimé savoir mieux que moi comment je devais mener ma vie. Je l'avais construite lentement, parfois avec un entêtement que les autres jugeaient excessif et que je considérais, pour ma part, comme une nécessité.

Ce soir-là, je voulais célébrer davantage que la réussite d'une exposition. Le lendemain, je devais confirmer les conditions d'un nouveau contrat de location. Si tout se déroulait comme prévu, la galerie disposerait d'un espace supplémentaire pour une exposition permanente ainsi que d'une petite archive consacrée à l'affiche polonaise. Pour la première fois depuis longtemps, je n'aurais plus à me demander si je serais encore au même endroit dans un an. Je n'aurais plus à tout recommencer, à chercher un autre

local ou à expliquer au propriétaire pourquoi les œuvres sur papier nécessitaient une lumière et un taux d'humidité adaptés.

J'avais un plan. Précis, raisonnable et entièrement à moi.

— Salomea, tu devrais voir comme les gens s'arrêtent devant cette série, dit Marta, ma collaboratrice, en s'approchant avec un plateau vide. Certains restent plusieurs minutes.

Je tournai la tête vers le mur où étaient accrochées les affiches des années soixante-dix. Leurs couleurs avaient légèrement pâli, mais leurs compositions conservaient une audace qui faisait défaut à bien des créations contemporaines.

— C'est une bonne chose. Nous ne les avons pas amenées ici pour que les gens passent devant en trois secondes.

Marta sourit.

— Je savais que tu dirais ça.

— Parce que c'est vrai.

Je fis glisser mon doigt sur le bord de mon carnet. À l'intérieur, j'avais dressé la liste des choses à régler avant la fermeture de la galerie : vérifier les systèmes de sécurité, récupérer quelques clichés auprès du photographe, confirmer l'heure du rendez-vous du lendemain concernant le contrat et envoyer un message à l'imprimerie. À vingt et une heures, je voulais être chez moi. Je n'avais aucune intention de rester encore une fois tard simplement parce que quelqu'un estimait que la propriétaire d'une galerie devait personnellement surveiller chaque verre et chaque conversation.

C'est précisément à cet instant que je le vis apparaître dans l'embrasure de la porte.

Je ne reconnus pas immédiatement son visage. Ce fut d'abord sa façon de se tenir qui attira mon attention, comme s'il ne voulait gêner personne dans le passage tout en n'ayant nullement l'intention de repartir. Il portait un manteau sombre, le col de sa chemise était ouvert et ses gestes avaient conservé le même calme dont je me souvenais depuis des années. Ce n'est que lorsqu'il releva la tête que je compris qui venait d'entrer.

Bolesław Kłos.

Pendant un bref instant, la galerie devint un lieu appartenant à une autre époque. Les conversations, la musique et le léger tintement des verres disparurent. Il ne resta que cet homme que je n'avais pas vu depuis si longtemps que j'avais fini par m'habituer à son absence. Je ne l'avais pas oublié. Ce n'était pas la même chose.

Il avait quarante-six ans. Ses cheveux avaient légèrement grisonné aux tempes, son visage s'était marqué de traits plus affirmés, mais son regard m'était toujours familier. Il avait cette manière de regarder les autres comme s'il les écoutait avant même qu'ils commencent à parler. Une attention particulière qui, autrefois, me donnait envie de lui confier des choses dont je ne parlais à personne d'autre.

À présent, je n'étais plus certaine d'en être encore capable.

Il me remarqua. Il ne me fit pas signe de la main, ne m'adressa pas un large sourire et ne se dirigea pas immédiatement vers moi. Il posa simplement les yeux sur mon visage, puis inclina légèrement la tête. Ce petit geste était plus dangereux qu'il n'aurait dû l'être. Il ne contenait

aucune promesse et pourtant, il fit remonter à ma mémoire toutes ces conversations qui nous avaient autrefois semblé trop importantes pour être interrompues.

Je posai mon verre sur une petite table à proximité.

— Tu ne m'avais pas dit que tu connaissais Bolesław, remarqua Marta, qui avait suivi mon regard.

— Je le connais, répondis-je.

— Il a l'air d'être quelqu'un d'important.

— Il l'a été, autrefois.

Je ne voulais pas que mes paroles paraissent aussi froides. Je ne voulais pas non plus qu'elles sonnent autrement.

Bolesław se dirigea vers moi. En chemin, il s'arrêta devant l'une des affiches. Il pencha la tête pour examiner la signature de l'artiste, puis recula d'un pas afin d'observer l'ensemble de la composition. Il faisait toujours la même chose. D'abord le détail, ensuite le tout. Il était graphiste spécialisé dans la conception de livres et pouvait passer des heures à discuter des proportions des marges, des polices de caractères et de la raison pour laquelle l'espace vide sur une page était parfois plus important que le texte imprimé. Autrefois, je le taquinais en lui disant qu'il voyait le monde comme une double page.

Il me répondait alors que, moi, je le voyais comme une affiche, autrement dit dans son ensemble, d'un seul regard.

— Salomea, dit-il lorsqu'il se retrouva devant moi.

Mon prénom, prononcé par lui, sonna tout à fait normalement. Et c'était précisément ce qui rendait ma réponse si difficile.

— Bolesław.

Pendant quelques secondes, aucun de nous ne parla. De près, je remarquai les petites rides au coin de ses yeux et les traces de fatigue qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Il n'avait pas l'air d'un homme arrivé ici par hasard. Il tenait une fine chemise cartonnée dans sa main droite et une goutte de pluie était restée accrochée au revers de son manteau.

— Belle exposition, dit-il.

— Merci. J'y ai travaillé pendant plusieurs mois.

— Je sais.

Ces deux mots me déstabilisèrent davantage qu'une question. Comment le savait-il ? Suivait-il les actualités de la galerie ? Quelqu'un lui en avait-il parlé ? Ou avait-il simplement vu l'annonce sur Internet, comme des centaines d'autres personnes ?

— Je ne m'attendais pas à te voir, avouai-je.

— Moi non plus, je n'étais pas certain de venir.

— Voilà une manière assez particulière de prendre une décision.

Le coin de sa bouche se releva légèrement.

— Tu as toujours pensé que je devrais en prendre davantage.

— Et toi, tu as toujours pensé que tu n'avais pas besoin d'en prendre une seule tant qu'il était encore possible de laisser une porte ouverte.

Son sourire disparut, mais il ne détourna pas les yeux.

— Tu n'as pas tellement changé.

— J'ai suffisamment changé pour ne plus apprécier ce genre de remarques.

— Je prends note.

Il n'y avait aucune ironie dans sa voix. Plutôt quelque chose que j'aurais pu interpréter comme de la prudence. Pendant un instant, j'eus envie de lui demander pourquoi il était réellement venu, mais je me retins. Je ne voulais pas lui donner l'avantage simplement parce qu'autrefois, il me connaissait mieux que la plupart des gens.

— Tu es de passage ? demandai-je.

Il baissa les yeux vers sa chemise cartonnée.

— Cette fois, j'ai une raison bien précise d'être ici.

— Je vois.

En réalité, je ne voyais rien du tout. Et je n'avais pas l'intention de prétendre le contraire.

Marta réapparut à nos côtés avec deux verres. Elle en tendit un à Bolesław, puis m'adressa un regard qui promettait une conversation ultérieure.

— Je ne vous dérange pas ? demanda-t-il.

— C'est ma galerie. Si tu me dérangeais, tu serais le premier à le savoir.

Il rit doucement. Je me souvenais aussi de ce rire. Non pas parce qu'il avait quelque chose d'exceptionnel, mais parce qu'il apparaissait toujours aux moments où j'essayais d'être plus sévère que je ne l'étais réellement.

— Dans ce cas, je vais rester un moment, dit-il.

— L'exposition se poursuit encore pendant deux heures.

— Je ne parlais pas de l'exposition.

Je le regardai plus attentivement. Son visage ne portait plus l'insouciance d'autrefois, mais il savait toujours laisser une phrase inachevée de manière à donner envie à l'autre d'en écrire lui-même la suite.

— Bolesław, si tu as quelque chose à me dire, tu peux le faire maintenant.

Pendant un instant, il fit glisser son pouce le long du bord de sa chemise cartonnée.

— J'aimerais te parler d'un projet. D'un album.

— Un album ?

— Un album qui mérite d'être réalisé sérieusement. Pas simplement une collection d'images accompagnées de légendes.

Je sentis que ma soirée venait de prendre une autre direction. Je ne savais pas encore s'il s'agissait d'une proposition professionnelle ou d'une tentative de trouver un prétexte pour me revoir. Je ne voulais pas faire de suppositions. J'avais déjà confondu suffisamment de fois les intentions des autres avec mes propres espoirs.

— J'ai un rendez-vous important demain, dis-je. Et plusieurs décisions qui ne peuvent pas attendre.

— Je ne compte pas te demander une réponse ce soir.

— Tant mieux.

— Mais j'aimerais au moins que tu écoutes ce que j'ai à te proposer.

Je regardai sa chemise cartonnée, puis les visiteurs qui admiraient l'exposition. Tout autour de nous continuait de fonctionner comme prévu. Les invités discutaient, Marta veillait au buffet et les éclairages au-dessus des affiches faisaient ressortir les nuances du papier que j'avais pris tant de soin à sélectionner. Ma vie ne s'était pas arrêtée à la vue de Bolesław. Et je n'avais aucune intention de laisser cela arriver.

Pourtant, je ne lui demandai pas de partir.

— Demain après-midi, décidai-je. Une heure. Une conversation au sujet de l'album. Sans surprise.

— D'accord.

— Et ne prends pas cela pour une promesse de collaboration.

— Je n'en ferai rien.

Il tendit la main. Je la serrai, même si, pendant ce bref instant, je pris conscience de tout ce dont je me souvenais encore chez un homme que je ne connaissais presque plus dans le présent. Sa main était chaude, sa poignée calme, dépourvue de la familiarité d'autrefois. Il n'essaya ni de retenir ma main ni de prolonger le geste.

— Ça m'a fait plaisir de te revoir, Salomea.

— À moi aussi.

Il se dirigea vers la sortie et je retournai à ma conversation avec l'un des visiteurs. Je parvins à répondre à deux questions sur l'origine d'une affiche et à recommander le catalogue de l'exposition avant de réaliser que je regardais toujours la porte.

Je ne savais pas si son apparition marquait le début de quelque chose que je n'étais pas encore capable de nommer ou s'il ne s'agissait que d'une nouvelle rencontre avec un passé qui n'avait plus le droit de décider de mes choix. En revanche, je savais une chose : demain, à quinze heures, je m'assiérais face à lui et j'écouterais sa proposition concernant cet album.

J'avais mes projets, mon propre lieu et une vie que j'avais appris à organiser sans attendre qui que ce soit.

Il y avait pourtant une question à laquelle je n'arrivais pas à répondre : pourquoi, lorsque Bolesław avait fait irruption

dans mon univers, m'était-il devenu si difficile d'admettre que sa présence pouvait n'être que passagère ?

Chapitre 1 - Des conditions qui ne figuraient pas au programme

Le lendemain, à quinze heures, j'étais déjà installée dans mon bureau, avec deux tasses de café posées sur la table et les documents concernant le nouveau contrat de location soigneusement empilés devant moi. La réunion du matin s'était bien déroulée. J'avais réussi à négocier les conditions qui me tenaient le plus à cœur, même si la signature définitive devait attendre la vérification de quelques clauses par mon avocat. Pour la première fois depuis des mois, je pouvais envisager l'avenir de la galerie sans avoir à calculer le temps qu'il me restait avant l'expiration de mon bail actuel. Cette seule pensée aurait dû suffire à me mettre de bonne humeur pour toute la journée.

Pourtant, toutes les quelques minutes, je jetais un coup d'œil à l'horloge.

Ce n'était pas parce que j'attendais Bolesław. Du moins, c'était ce que je me répétais. Je voulais simplement régler la question de l'album, connaître les détails de sa proposition et retourner à mes occupations. Notre conversation de la veille ne m'engageait à rien. Une heure, aucune surprise, aucune promesse. Des règles suffisamment claires pour ne laisser aucune place aux interprétations inutiles.

À quinze heures trois, la sonnette de l'entrée retentit.

Bolesław apparut dans l'encadrement de la porte de mon bureau, une chemise cartonnée sous le bras et un petit paquet en papier à la main.

— J'ai apporté quelque chose pour accompagner le café, dit-il.

— Nous n'avions pas prévu de collation.

— Dans ce cas, considère cela comme une tentative de corruption.

— Je préfère te prévenir tout de suite : je coûte cher.

— Je m'en souviens.

Il posa le paquet sur la petite table. Il contenait deux petits gâteaux achetés dans une pâtisserie du quartier, celle où nous avions l'habitude de nous rendre autrefois après de longues heures passées à travailler sur nos projets. Je ne lui demandai pas s'il avait spécialement pensé à cet endroit ou s'il était simplement passé devant en venant. Je ne voulais pas commencer notre rendez-vous par une conversation sur les souvenirs.

Je lui indiquai le fauteuil en face de mon bureau.

— Nous avons une heure.

— Ce sera suffisant si nous ne parlons pas de la météo.

— Ce n'était pas mon intention.

Il s'assit, sortit plusieurs feuilles de sa chemise cartonnée et les posa devant moi. La première représentait une double page de livre. Ce n'était ni un catalogue d'exposition ni un simple album de reproductions. Le projet avait une véritable identité : de grandes photographies d'affiches, des fragments de typographie, de courts textes consacrés aux artistes et au contexte dans lequel les œuvres avaient été créées. Les pages suivantes présentaient une proposition de découpage en plusieurs parties ainsi qu'une première esquisse de couverture.

Pendant quelques instants, j'en oubliai presque que l'homme assis en face de moi était celui avec qui j'avais échangé, la veille encore, des politesses prudentes.

— C'est toi qui as réalisé ça ? demandai-je.

— Oui. Pour l'instant, c'est une première ébauche.

Je fis glisser mon doigt sur l'une des doubles pages. Il avait utilisé beaucoup d'espace blanc, sans pour autant laisser les affiches isolées. Chaque œuvre disposait de suffisamment de place pour s'exprimer, tandis que les textes ne donnaient pas l'impression d'avoir été ajoutés à la dernière minute par un éditeur pressé.

— C'est bien, reconnus-je.

— Je m'attendais à une critique plus détaillée.

— Ne confonds pas mon silence avec une absence de remarques. Je veux d'abord comprendre ce que tu proposes exactement.

— Un album consacré à l'affiche polonaise, mais raconté à travers les personnes et les lieux qui l'ont conservée. Pas une encyclopédie, ni un panorama des plus grands noms. J'aimerais montrer comment l'affiche a vécu en dehors de l'atelier du graphiste. Comment elle s'est retrouvée dans les rues, les cinémas, les théâtres, les appartements, puis dans des collections privées.

Je tournai la page. J'y trouvai la photographie d'un fragment d'une ancienne affiche de théâtre dont les couleurs m'étaient familières.

— Où as-tu trouvé ça ?

— Sur le site de ta galerie. C'est une photographie de l'exposition d'il y a deux ans.

— Tu n'as pas l'autorisation d'utiliser cette œuvre.

— Je sais. C'est pour cela qu'elle ne figure que dans la maquette.

Je relevai les yeux vers lui.

— Tant mieux si tu le sais au moins.

— Je ne suis pas venu pour te prendre tes affiches.

— Tout le monde dit cela jusqu'au moment où la conversation commence à porter sur les droits de reproduction.

Il sourit, mais ne tenta pas de détendre l'atmosphère avec une plaisanterie.

— C'est justement pour cela que je voudrais travailler avec toi plutôt que simplement utiliser ta collection. Tu connais les personnes qui conservent ces objets depuis des dizaines d'années. Tu sais quelles histoires sont vraies et lesquelles ont fini par prendre des proportions légendaires avec le temps. Tu sais faire la différence entre une affiche qui mérite d'être présentée et une autre qui n'est intéressante que parce que quelqu'un l'a inscrite dans un catalogue.

— Et toi, tu sais transformer tout cela en livre ?

— C'est précisément ce que je peux te prouver.

Je ne répondis pas immédiatement. Je tournai les pages suivantes. Il était évident qu'il avait préparé son projet avec soin. Il ne s'était pas contenté de quelques beaux exemples. Il avait établi une première organisation thématique, proposé différents formats de reproduction et même prévu un espace pour de courts entretiens avec des collectionneurs. Je remarquai toutefois que la plupart des noms et des sources étaient encore laissés en blanc.

— Tu as une idée, mais tu n'as pas encore les matériaux.

— J'en ai une partie. Ce qui me manque, c'est une partenaire qui m'aiderait à décider de ce qui mérite réellement d'y figurer.

— Autrement dit, tu voudrais que je fasse la moitié du travail à ta place.

— Je voudrais que nous le fassions ensemble.

— C'est beaucoup plus séduisant à entendre qu'à lire dans un contrat.

Il posa ses avant-bras sur ses genoux.

— Nous pouvons passer directement au contrat.

Cette réponse me surprit. Je m'attendais plutôt à un discours sur une vision artistique qui aurait servi à justifier une répartition floue des responsabilités. Pourtant, Bolesław sortit une autre feuille. Elle présentait une proposition précise de partage des rôles. Il serait responsable de la conception graphique, de la mise en page et de la direction visuelle. Je m'occuperais de la sélection des œuvres, de leurs descriptions, des contacts avec les propriétaires et de la vérification des informations. Un point distinct mentionnait que nous serions tous deux coauteurs du concept.

— Pourquoi une responsabilité égale dans la conception ? demandai-je.

— Parce que sans toi, ce serait un autre livre.

— Un livre pourrait très bien exister sans mon aide.

— C'est vrai. Mais ce ne serait pas celui que je veux réaliser.

Il avait prononcé ces mots calmement. Sans compliment exagéré ni tentative de flatterie. C'était justement cette simplicité qui rendait ses paroles plus difficiles à écarter.

Je reposai la feuille.

— Il y a encore une chose. Je ne veux pas que cet album devienne une publicité pour la galerie.

— Je ne te propose pas de réaliser un catalogue de ton activité.

— Je ne veux pas non plus que tu utilises mes contacts et que tu signes ensuite l'ensemble de ton seul nom.

— C'est pour cela que j'ai indiqué que le concept nous appartenait à tous les deux.

— À titre provisoire.

— Bien sûr. Nous définirons les détails ensemble.

Je m'approchai de la fenêtre. Depuis mon bureau, je pouvais apercevoir une partie de la salle d'exposition et les visiteurs qui continuaient à découvrir les œuvres. Sur le mur d'en face était accrochée une affiche dont je venais de voir la reproduction dans sa maquette. Je me rappelai le temps qu'il m'avait fallu pour convaincre son propriétaire de me la prêter. Je n'avais aucune intention de risquer la confiance des collectionneurs pour un projet dont les règles n'étaient pas encore clairement établies.

— D'où vient cette idée d'album, au juste ? demandai-je. Pourquoi maintenant ?

Bolesław examina ses notes pendant un instant.

— Une petite maison d'édition m'a proposé de préparer un concept éditorial. Elle cherche un projet consacré à l'affiche polonaise. Elle ne veut pas d'une nouvelle publication fondée sur les mêmes artistes et les mêmes reproductions. Elle cherche quelque chose de plus personnel, mais qui reste solidement documenté. J'ai trois semaines pour lui présenter une proposition complète.

— Et ensuite ?

— Si elle l'accepte, nous passons à la production. Nous obtenons un budget pour les reproductions, la rédaction et la préparation des différents matériaux.

— Nous obtenons ?

— Si tu acceptes de rejoindre le projet.

Je l'observai attentivement.

— Tu ne m'avais même pas parlé de cette idée et tu m'avais déjà intégrée à ta proposition ?

— Je ne t'ai pas inscrite comme coauteure sans ton accord. J'ai prévu une place pour ta contribution et précisé que le projet nécessitait un partenariat curatorial.

— Donc tu n'as encore rien promis en mon nom ?

— Non.

— Très bien. Je n'aime pas que quelqu'un décide à ma place.

— Ça, je sais que tu ne l'as jamais aimé.

Une nuance de familiarité ancienne se glissa dans sa voix. Je ne le contredis pas. Il se souvenait de moi comme d'une femme capable d'interrompre une conversation dès que quelqu'un essayait de prendre le contrôle à sa place. J'étais peut-être toujours cette femme. La seule différence, c'était qu'aujourd'hui, je n'avais plus besoin de prouver à qui que ce soit que je savais gérer mes propres affaires.

Je retournai à mon bureau et repris place sur ma chaise.

— J'ai mes propres projets pour les prochains mois. La galerie va se développer, j'ai un contrat à finaliser et je prépare une nouvelle exposition. Je ne peux pas tout organiser en fonction de ton projet.

— Je ne te le demande pas.

— J'ai besoin d'un calendrier. De délais, de responsabilités et de règles précises concernant les contacts avec les propriétaires des œuvres. Je ne vais pas appeler des gens pour leur expliquer que le graphiste a encore changé d'avis.

Bolesław acquiesça.

— Je comprends.

— Je ne sais pas si tu comprends vraiment. J'ai besoin de quelqu'un qui soit présent dans le travail. Pas seulement de quelqu'un qui décide de venir à Toruń quand il en a envie.

Il resta silencieux un instant. Puis il referma sa chemise cartonnée, sans toutefois l'éloigner de lui.

— Je ne veux pas te promettre quelque chose que je ne pourrai pas tenir.

— C'est une attitude raisonnable.

— Je travaille dans plusieurs endroits. J'ai des clients dans différentes villes, des échéances qui changent parfois. Je ne pourrai pas toujours être ici.

— Nous pouvons travailler à distance.

— C'est possible. Mais je ne veux pas prétendre que j'aurai des horaires fixes dans ta galerie.

Je compris que nous venions de toucher à quelque chose de plus important que la simple organisation du travail. Il ne disait pas qu'il ne souhaitait pas collaborer avec moi. Il n'essayait pas non plus de me convaincre que tout finirait forcément par s'arranger. Il parlait de sa vie comme si sa mobilité était un fait incontestable.

— Je n'ai pas besoin que tu sois assis ici tous les jours, répondis-je. J'ai besoin de savoir quand je peux compter sur toi.

— Ça, je peux le définir.

— Et respecter les délais.

— Oui.

— Même lorsque tu seras dans une autre ville ?

— Surtout dans ce cas.

Je le regardai avec un léger scepticisme.

— Tu as toujours été doué pour faire des promesses.

— Et toi, tu as toujours été douée pour vérifier si elles étaient tenues.

— Et j'ai bien l'intention de le rester.

Cette fois, son sourire s'élargit.

Pendant la suite de notre entretien, nous abordâmes des questions beaucoup plus concrètes. Nous convînmes qu'aucun document ne serait utilisé sans autorisation écrite et que chaque œuvre ferait l'objet d'une vérification de sa provenance et de son état de conservation. Je proposai que l'album ne soit pas un panorama chronologique de la création graphique, mais plutôt un récit consacré à la manière dont les affiches avaient rencontré les gens et aux raisons pour lesquelles certaines avaient survécu dans des collections privées. Bolesław reprit immédiatement cette idée et la nota dans la marge de sa maquette.

Je remarquai qu'il ne m'interrompait pas lorsque je parlais. Il ne cherchait pas à corriger mes formulations ni à glisser ses propres idées au milieu de mes phrases. Il écoutait, puis répondait avec précision. Lorsque je lui fis

remarquer que l'une des reproductions était trop fortement recadrée, il me demanda aussitôt s'il serait possible d'obtenir une photographie de l'original dans son intégralité.

C'était l'une des qualités que j'avais toujours appréciées chez lui. Il savait considérer une remarque comme une occasion d'améliorer son travail plutôt que comme une attaque contre ses compétences.

À seize heures cinq, je repoussai les documents.

— Pour aujourd'hui, ça suffit.

— Il nous reste encore cinq minutes.

— C'est justement pour cela que je dis que ça suffit. Je ne compte pas utiliser chaque minute simplement parce que je l'ai réservée.

Il se leva et commença à rassembler ses feuilles. Il s'arrêta cependant devant l'une des doubles pages.

— J'aimerais que tu la gardes.

— Pourquoi ?

— Pour que tu puisses examiner le projet tranquillement. Tu n'as pas besoin de me donner une réponse aujourd'hui.

— Je sais.

Il me tendit les feuilles. Nos doigts ne se touchèrent même pas. Pourtant, pendant un bref instant, je pris conscience du peu de choses qu'il fallait pour qu'une conversation professionnelle tout à fait ordinaire commence à ressembler à quelque chose de beaucoup moins anodin.

— Je te contacterai demain avec une proposition de calendrier, dit-il.

— Je t'enverrai la liste de mes conditions concernant les documents et les droits de reproduction.

— Très bien.

Je l'accompagnai jusqu'à la porte de mon bureau. Dans la grande salle, Marta discutait avec deux visiteurs. Bolesław s'arrêta encore devant une affiche.

— Celle-ci est magnifique, dit-il.

— Je sais. C'est pour cela qu'elle occupe une place centrale.

— Tu ne laisses toujours personne te convaincre de changer d'avis.

— Si quelqu'un avance un bon argument, je l'écoute.

— Et s'il n'a qu'un joli sourire ?

— Alors il devra faire davantage d'efforts.

Il rit doucement.

— Je vais essayer de trouver de bons arguments.

Lorsqu'il fut parti, je restai quelques instants près de la porte, à regarder la rue. Je n'avais pas essayé de le retenir. Il n'y avait aucune raison de le faire. Nous devions discuter d'un projet, puis décider s'il méritait que nous nous y engagions.

Je retournai dans mon bureau et parcourus une nouvelle fois sa maquette. Sur l'une des pages, je découvris une petite note manuscrite : « Toutes les choses qui ont survécu n'ont pas été sauvées par hasard. »

Je la lus deux fois.

Je ne savais pas s'il avait écrit cette phrase en pensant aux affiches ou à quelque chose de complètement différent. Je n'avais pas l'intention de lui poser la question.

En revanche, je savais que, pour la première fois depuis longtemps, quelqu'un venait de me proposer un projet qui ne

m'obligeait pas à renoncer à mes propres plans et qui, en même temps, était suffisamment intéressant pour que j'aie envie d'y réfléchir sérieusement.

Il restait encore à savoir si Bolesław était capable de travailler avec quelqu'un qui n'avait aucune intention d'adapter toute sa vie à son emploi du temps.